

## "Un homme de bonne volonté égaré au royaume des cyniques" dans Le Monde (5 janvier 1969)

**Légende:** Les 5-6 janvier 1969, commentant les événements de Prague de l'été 1968, le quotidien français Le Monde retrace la carrière politique d'Alexandre Dubcek, premier secrétaire du parti communiste tchécoslovaque.

**Source:** Le Monde. dir. de publ. Beuve-Méry, Hubert. 05.-06.01.1969, n° 7459. Paris: Le Monde. "Un homme de bonne volonté égaré au royaume des cyniques", auteur:M. T. , p. 3.

**Copyright:** (c) Le Monde

**URL:**

[http://www.cvce.eu/obj/un\\_homme\\_de\\_bonne\\_volonte\\_egare\\_au\\_royaume\\_des\\_cyniques\\_dans\\_le\\_monde\\_5\\_janvier\\_1969-fr-e61e938e-f278-49be-90c4-e0ee368b5ff1.html](http://www.cvce.eu/obj/un_homme_de_bonne_volonte_egare_au_royaume_des_cyniques_dans_le_monde_5_janvier_1969-fr-e61e938e-f278-49be-90c4-e0ee368b5ff1.html)

**Date de dernière mise à jour:** 02/07/2015

## Un homme de bonne volonté égaré au royaume des cyniques

*BIEN rares étaient à l'étranger, il y a un an, ceux qui connaissaient le nom de Dubcek. Et en Tchécoslovaquie ? Un jeune ingénieur tchèque rencontré au lendemain du plénum de janvier nous disait qu'il n'éprouvait aucune espèce d'intérêt pour le changement qui venait de se produire à la tête du parti. Pour lui Dubcek, Novotny et les autres appartenaient tous à la même « clique », une clique dont la caractéristique première était de n'avoir « aucune instruction ». Il a fallu des semaines d'effort, et surtout la grande « révolution culturelle » de mars, pour que le grand public commençât à « bouger ». Même après cela on mit des mois, y compris du côté des experts, pour connaître l'homme dont le nom s'identifiait avec les conquêtes du « printemps de Prague ». Aujourd'hui encore cette connaissance est très imparfaite, sans commune mesure avec la popularité de l'intéressé. Dubcek est-il un héros, un « stratège génial » ou bien un novice et un faible ? Les avis restent très partagés.*

On dispose pourtant de meilleurs points de repère qu'il y a un an, et pas seulement à cause des événements de 1968. La publication partielle, l'été dernier, de l'intervention de M. Dubcek à la session du comité central de la fin d'octobre 1967 – celle qui ouvrit la crise – montre amplement que le renouveau était inscrit en tête de son programme, bien avant d'avoir commencé. Dès cette époque en effet, il demandait un « *changement fondamental* » des méthodes de direction et dénonçait le conservatisme en des termes qui, déjà, prêtaient le flanc aux accusations de « *complaisance droitière* » qui lui seront lancées plus tard. Lorsqu'il affirmait : « *Le danger du conservatisme et du sectarisme est non moins aigu pour le parti, en particulier pendant une période de changement, que celui des tendances libérales* », il préfigurait ce que serait son attitude au moment où ses adversaires « orthodoxes » dénonceraient la montée des forces « *antisocialistes* ». De même, c'est toute la politique soviétique actuelle de raidissement idéologique qu'il mettait en cause lorsqu'il déclarait : « *Il est naturel que la défense de notre société contre les influences capitalistes... figure parmi nos devoirs fondamentaux. Cependant, nous ne pouvons nous satisfaire d'une attitude défensive, car c'est là que peuvent se cacher les semences de la stagnation et du conservatisme.* » Ou encore : « *Ce serait une faute sérieuse de confondre les conséquences avec les causes. Ni les émigrés ni les agents impérialistes ne peuvent créer pour nous de problèmes majeurs ; c'est pourquoi nous ne devrions pas leur faire l'honneur d'une propagande si puissante, imméritée et pour nous néfaste.* » Il est intéressant de noter que tout cela fut dit six semaines avant que M. Brejnev ne vienne à Prague pour enquêter sur la situation. Le secrétaire général du P.C. soviétique, qui donna sa bénédiction au changement, ne peut s'en prendre qu'à lui-même si l'« hérésie » s'est développée.

### Une inimitié tenace pour M. Novotny

Pourtant, le 5 janvier 1968, lorsqu'il s'installe à la tête du parti, M. Dubcek ne prévoit pas plus que quiconque ce qui va se passer ensuite. Réformiste sûrement, peut-être même un peu « révisionniste », il n'est nullement le « libéral » qu'il va devenir ensuite dans l'esprit du public. Et s'il déclenche, ou plutôt laisse se déclencher, le processus de libéralisation, c'est bien sûr au nom d'une conception nouvelle du rôle du parti – un rôle fondé sur la confiance des masses et non sur le commandement – mais aussi pour deux motifs plus précis

– En premier lieu, une inimitié tenace pour M. Novotny, ses hommes et son régime. Ici, M. Dubcek se retrouve « *apparatchik* » et, sachant qu'il n'y a pas place à la direction du parti pour deux équipes rivales, il pousse ses pions avec l'art consommé du tacticien. D'ailleurs, c'est M. Novotny qui ouvre les hostilités en remettant en cause, par un discours prononcé dans une usine de Prague à la fin de février, les conclusions du plénum de janvier. Dès lors, M. Dubcek abandonne à son sort l'ancien premier secrétaire d'Etat. Le besoin de renouveler les cadres explique dans une large mesure le grand mouvement de fond du printemps ;

– En même temps, le nouveau chef du parti refuse de se couper de l'aile marchante du progressisme, des intellectuels principalement, qui ont contribué plus que d'autres à le porter au pouvoir et dont il continue d'avoir besoin pour éliminer définitivement les hommes du passé. Les orthodoxes de l'étranger le lui reprocheront bien vite, l'accusant de ne pas voir le « *principal danger* », de renoncer à la « *lutte sur deux fronts* » et de devenir prisonnier de la « *droite* ». En fait, ses détracteurs sont bien placés pour savoir que la lutte « *sur deux fronts* » n'est réellement possible dans leurs systèmes qu'en période d'équilibre, lorsque le

pouvoir du moment est bien consolidé. Le seul pays qui peut faire exemple à cet égard est peut-être aujourd'hui la Hongrie, mais sûrement pas l'U.R.S.S., où M. Brejnev s'appuie de plus en plus sur les éléments staliniens pour développer son offensive anti-révisionniste. En Tchécoslovaquie, M. Dubcek choisit le cours inverse : la principale caractéristique de son action au cours de cette période sera sinon d'encourager expressément les progressistes radicaux, du moins de ne pas vouloir sévir contre eux.

### Observer la situation

Mais son rôle se limite à cela. Pour tout le reste, il semble se borner à observer la situation, à laisser les problèmes se décanter. On cherche en vain dans ses discours des jugements tranchés sur les problèmes concrets de l'heure : il se tait sur la fédération au moment où l'affaire se décide, dans les premières semaines du printemps ; il feint d'ignorer pendant très longtemps les pressions soviétiques, il n'a toujours pas dit publiquement ce qu'il pense du XIV<sup>e</sup> congrès du parti, tenu clandestinement après l'invasion. Aussi bien ce sont les hommes qui montent et descendent à ses côtés – successivement MM. Kolder, Smrkovsky, Cernik, Mlynar, à nouveau Cernik, Husak, Strougal, etc. – qui s'agitent le plus et semblent définir la « ligne ». Cette tactique – si c'en est une – donne à M. Dubcek l'avantage de ne pas trop se « mouiller » dans les tournants successifs et de conserver sa popularité. En revanche, elle l'expose aux critiques de ceux qui le soupçonnent d'être dépassé par l'événement, incertain, dépourvu de stratégie à long terme.

On le dit sensible aux influences de son entourage, que celui-ci soit « progressiste » comme au printemps ou « orthodoxe » comme après le 21 août. Le public s'en rend compte, qui, au fond, lui donne son estime non pas pour ce qu'il a décidé ou voulu, mais pour les transformations dont son régime s'est accompagné et pour les qualités personnelles qui lui sont généralement reconnues : honnêteté, bonne volonté et esprit d'ouverture.

### L'entrée dans la légende

Sa véritable heure de gloire est venue en juillet, lorsque l'on vit le « petit homme tranquille » dresser soudain l'échine et repousser, toujours calmement et sans bravade inutile, les exigences tonitruantes de son tout-puissant « allié ». S'attendait-il à la suite ? Il semble bien que non, et l'une de ses faiblesses aura été sans doute d'avoir sous-estimé, malgré sa longue fréquentation de l'U.R.S.S., malgré les relations personnelles qu'on lui prête avec M. Brejnev, la brutalité de ses partenaires. Quoi qu'il en soit, l'enlèvement violent au petit matin du 21 août, le retour douloureux à Prague, achèvent son entrée dans la légende, mais ils brisent aussi un ressort.

C'est d'abord, en effet, comme il le dira lui-même, la consommation d'un « drame personnel » (il connaît un véritable effondrement physique), mais c'est aussi le début d'une extraordinaire équivoque politique. Car depuis les fameux « accords » de Moscou – accords devant lesquels il aurait été, comme M. Smrkovsky, fort réticent – M. Dubcek ne trouve plus sa place. Certes, il tente de se mettre à l'unisson du « réalisme » ambiant, comme le montre la fermeté de son dernier discours. Mais il n'est pas assez brisé pour être un Kadar, et il est trop humaniste pour être un Gomulka. De plus, il reste, jusqu'à nouvel ordre, trop populaire pour être renversé, mais il n'a pas assez d'énergie pour prendre en main fortement les commandes ; de toute manière, il est un peu tard pour résister avec succès aux pressions soviétiques. Aussi laisse-t-il les « réalistes » occuper le devant de la scène, tout comme, il y a six mois, il laissait faire les « progressistes ». Malgré tout, l'histoire jugera sans doute avec indulgence cet « homme de bonne volonté » égaré au royaume des cyniques.

M. T.